

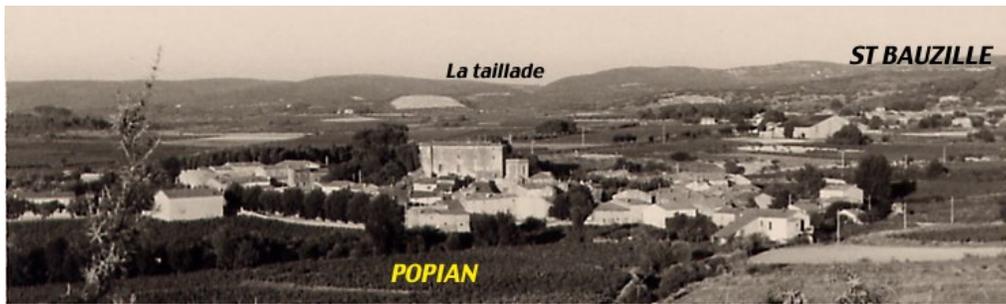
TROISIÈME PARTIE

Nos vertes années
finalement très assombries

CHAPITRE IX Une enfance Popianaise (1922- 1933)

CHAPITRE X Lycéen à MONTPELLIER (1933-1939)

CHAPITRE XI Les années noires (1940-1943)



CHAPITRE IX

ENFANCE POPIANAISE (1922-1933)

J'ai été popianais pendant onze ans , mais les souvenirs ne se précisent que vers l'âge de cinq ans (années 27-28). Je ne ferai cependant pas l'impasse sur les brumeuses années .

AU SORTIR DES LIMBES LA CHARNIÈRE

Tout commence autour d'une très mauvaise photo .Elle est parlante .

Elle ne peut se situer qu'au mois de juin 1922: Emile et Marcelle COMBES sont tout de noir vêtus . Ils portent le deuil d'Ernest COMBES décédé le mois précédent et ma mère est encore enceinte de moi jusqu'au 3 juillet prochain .

Cette photo marque donc un changement de génération chez les COMBES .

Chez les PY le mouvement est amorcé avec le mariage de Marcelle , la triste confirmation interviendra cinq ans plus tard .

A ceci près, on peut dire que , en ce mois de juin 1922, se met en place un structure familiale qui durera jusqu'en 1949 . 27 années qui constitueront la 3e partie des PROTOMÉMOIRES

A POPIAN, Malo (58 ans) qui , avec Ernest formait le couple central , transmet son patrimoine à ses deux enfants Juliette (34 ans) et Emile (29 ans) , mais , du fait du veuvage de Juliette , c'est Emile qui reçoit la responsabilité de la direction de la propriété , à charge d'assurer les moyens de vie de sa mère et de sa sœur, qui vivent ensemble depuis 1915 . Avec ma naissance le couple central devient donc celui d'Emile et de Marcelle (23 ans) .

A CLERMONT Alfred PY (62 ans) et Albanie (45 ans) vont céder leur commerce en 1923 et s'installer à MONTPELLIER où leur retraite en commun ne durera que quatre ans

Tout ce monde entre dans la peau de son personnage .

Pour moi ce sont des géants , généralement bienveillants , mais parfois réprobateurs et justiciers , qu'il est opportun , de ce fait , de ménager et séduire .

Et tout d'abord **la géante primordiale : Marcelle** . Elle est jeune , n'a que moi comme enfant , et n'a pas de profession ; paradoxalement j'ai très peu de souvenirs d'elle à cette époque , elle ne fait qu'un avec moi. Elle a la peau douce quand elle me lave , douce est sa voix . Je sens que je n'ai rien à craindre d'elle . Je ne la remarque pas!

Dans sa proximité je vois une autre géante , apparemment subordonnée , jeune aussi , sur qui je peux aussi compter ; ce qui est curieux c'est que lorsque j'ai enfin réussi à prononcer son nom , **Florence , Angèle , ou Victoria** , elle ne tarde pas , comme la chèvre de Monsieur Seguin , à se faire croquer par un godelureau du voisinage .

Il y a aussi **la géante "Tantine" Juliette** , sur qui on peut compter aussi , mais avec méfiance quand même , car , selon son caractère déjà décrit , elle est à l'affût du moindre pépin qui pourrait survenir . Elle est alors prête à vous flanquer quelque chose de désagréable dans le derrière , thermomètre ou , pire , la canule d'une poire à lavement contenant une décoction de pariétaire (plante qu'elle cueille elle même sur un mur de la petite rue voisine). La mode du clystère dure encore depuis Molière ! Cependant elle ne rechigne pas , pourvu que je braille un peu , à me promener dans ses bras à la découverte des cerises de la tapisserie de la salle à manger d'en haut ou des chasseurs de la tapisserie d'en bas ; on arrive même à lui faire chanter alors le " tantum ergo..."

Dans son ombre **la géante Malo haute comme trois pommes** . Peu maternelle comme on sait , je la vois, surtout , ses lorgnons sur le nez faire ses mots croisés . C'est l'autorité tutélaire, qui a placé notre destin dans ces murs de POPIAN . Elle est vieille ; mais ne vieillira plus pendant 48 ans!

Il y a enfin **le géant suprême , Emile** .C'est le plus grand , d'autant plus long qu'il est maigre , sa voix est forte , sent le tabac . Il n'est pas tout le temps là et s'occupe peu de mon bien être (le style « papa poule » ne se porte pas encore) . Ou bien il fait le pitre pour tenter de me dérider (me prophétisant en raison de mon sérieux pratiquement imperturbable , une carrière de pape ...ou de colonel de dragons !) . Ou bien il est chargé de me morigéner ; voire taper , ce qui ne me plaît guère, car j'ai une grande admiration pour ce puissant personnage, qui est maître de trois chevaux et s'avère capable de manoeuvrer la prestigieuse torpédo qui dort dans le garage.

J'ai en réserve à CLERMONT puis à MONTPELLIER **deux autres géants merveilleux** . Ceux-là n'ont pas de responsabilité sur moi , et ils sont de nature chaleureuse . Ils sont devenus **Bou et Boune** . Ils ont choyé ma mère et je suis leur seul petit enfant .Bou est âgé et sent venir une fin pas très lointaine , il n'en est que plus patient avec moi . C'est d'autant plus intéressant que lors de ses fréquents séjours à POPIAN il s'occupe activement , soit à son établi dans le garage (c'est ainsi que je le vois encore transformer en socle pour un jaguar de marbre une vieille porte de foudre en chêne) soit à aménager le petit jardin potager de la Prade et l'environnement de pins , de cerisiers et d'arbustes du mas de COSTEBELLE . Enfin il est un maître chasseur et pêcheur . Il a un bon vieil épagneul nommé Phanor qui mourra de vieillesse à POPIAN , peu de temps avant lui .

Derrière eux il y a **mes seuls arrière- grand- parents vivants** . Je ne vois Diogène MARAVAL qu' à ses derniers jours dans son lit d'une petite maison de ST JEAN DE FOS en 1925 . De Marie ALBE-MARAVAL , qui se réfugie alors chez sa fille , je reparlerai plus tard .

Je ne puis oublier un monstre affreux , une jeune Muguette , chatte de mon âge , venue comme moi de Clermont , remplissant son rôle de chasserresse de souris et de rats , mais dépourvue de bons sentiments , toutes griffes dehors , et incapable de progéniture jusqu'à son dernier souffle en 1940 .

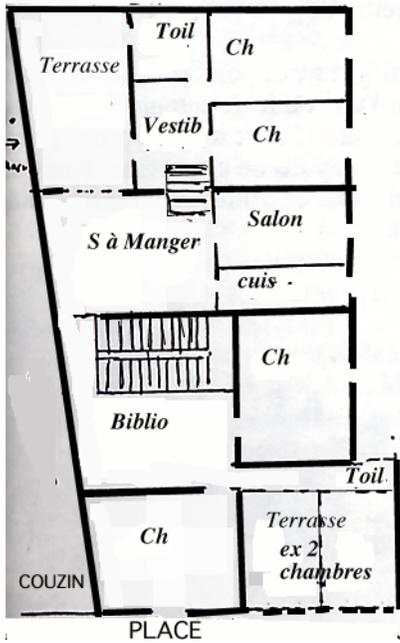
Et pour terminer , un géant extérieur mais qui intervient chez nous où tout le monde boit ses paroles Cet être fascinant a des cheveux blancs , une voix de basse , un regard glacial . C'est l'excellent Docteur PONS . Je le hais ! Il arrive généralement peu après les manoeuvres thermométriques de Tantine . Il tente vainement de m'amadouer avec de l'eau de fleur d'oranger sur un morceau de sucre , mixture écoeurante , qu'il remplacera plus tard par du cachou ! Ce brave homme se tuera en 1933 en dérapant sur la route mouillée entre GIGNAC et POPIAN où notre voisin octogénaire Réquirand l'attendra en vain , pour mourir à son tour .



Avec Juliette



avec Marcelle



Le premier étage de la maison en 1925

La « torpédo » Peugeot 9CV de 1923 les trois PY

C'est le lieu et le moment de tenter de décrire et d'expliquer la complexité de notre maison de POPIAN . Le moment ? Parce- que j'écris ce texte en 1994, soit exactement un siècle après la prise de possession par les COMBES- GAZAGNE. On voit que ce n'est pas notre maison ancestrale. Seule , ma soeur Marie COMBES-ICARD y est née (et y réside depuis sa retraite) .Pourtant quatre générations de la famille y ont vécu et deux autres vont y passer des vacances .

On a vu qu'un LAUTIER , rivalisant avec le seigneur du lieu , avait vers 1745 construit à l'endroit où ses terres (situées sur la rive droite de LAURELLE entre POPIAN et St BAUZILLE) débouchaient sur la place de POPIAN , un authentique manoir .

Depuis la place on trouvait d'abord la maison de maître dont la façade dissimulait au rez de chaussée quatre pièces de séjour de part et d'autre du couloir d'entrée menant à un escalier monumental et à droite un large passage voûté (conduisant à la cave et surmonté d'une terrasse). Au delà de l'escalier se trouvaient cuisines celliers et caveau . Au premier étage , des chambres , au second des galetas et chambres de bonnes . Derrière cet ensemble la cave dont le plafond , très élevé pour recouvrir les foudres , arrivait à mi-hauteur du premier étage . Au dessus de la cave , donc sur un étage et demi jusqu'au toit , un vaste espace consacré à la magnanerie (élevage des vers à soie ,dits magnans) . Au delà on trouvait les écuries et leurs greniers à foin , des ateliers , la cave la bergerie voûtée et le logement du « ramonet ».

J'ai dit comment le dernier LAUTIER avait marié ses deux filles à un COUZIN et à un de VILLARIO . Ceci entraîna un partage et une restructuration de l'immeuble .

Les VILLARIO se virent attribuer la partie avant de la moitié droite y compris la demi-cave et la magnanerie

Un second escalier dû être construit (l'actuel)Les salles du bas durent faire place à un couloir d'entrée .Le premier étage fut prolongé sur la terrasse pour créer deux chambres et un cabinet de toilette

Un grand salon fut installé dans la magnanerie , une salle à manger , une cuisine et une chambre entre ce salon et l'escalier .

Le croquis présente l'état des lieux au niveau du premier étage .

Les COMBES-GAZAGNE vécurent dans la partie en avant de l'escalier .

Ce n'est que lors du mariage de Juliette en 1906 que le ménage ARNAUD s'installa au seul premier étage au delà de l'escalier . L'ancienne magnanerie- salon fut alors divisée en deux chambres , un vestibule et un cabinet de toilette (état actuel en 1994) . Je rappelle que cet ensemble domine d'un demi niveau et doit être desservi par un escalier .

C'est dans cet appartement que s'installèrent mes parents lors de leur mariage . Je dormais dans leur chambre au fond à droite. Elle jouxtait le cabinet de toilette où mon père avait fait installer l'eau courante (non potable et fournie avec parcimonie) montée , par pompe électrique, du puits dans un bassin accroché dans la petite terrasse et qui alimentait également la cuisine , la chambre de Malo et la buanderie au rez de chaussée . Une pareille installation qui , avec une ou deux autres familles seulement , nous plaçait à l'avant-garde du modernisme popianais , avait été rendue possible par l'arrivée de l'électricité de la coopérative de St Martin de Londres que la famille LAURIOL venait de réaliser l'année de ma naissance .

Si je me suis appesanti sur cette archéologie c'est surtout à l'intention de ma soeur et de sa descendance qui habitent encore ces lieux .

Bien que n'ayant que 4 ans, ma mémoire a cependant été fortement marquée par « les réparations » exécutées en 1926 par l'entreprise d'un ami de mon père Emile BRUGARD de St BAUZILLE ⁽¹⁾ . L'essentiel consista à rétablir la terrasse initiale en supprimant les deux chambres . En bas la cuisine fut séparée de la salle à manger par une cloison et la verrière qui remplissait cette fonction déplacée au fond du couloir d'entrée.Tout ceci est actuellement en l'état .

La réfection du crépi , de la peinture et des tapisseries fut alors pour moi du plus grand intérêt .

(1) père de Marie NOALHAC et arrière grand-père d'Antoine LACOMBE condisciple en pharmacie de Danièle BIDET

DISTRACTIONS

Les souvenirs qui subsistent sont évidemment ceux de personnages , de lieux , d'événements qui sur le moment ont suscité le plus de curiosité , voire de surprise ; toutes choses qui nous ont « distraits » du train-train de la vie quotidienne ...

...et de mes géants familiers .

Heureusement , compte tenu de l'époque , j'ai été privilégié sur ce point par rapport à la plupart des Popianais . Cela était dû essentiellement à la disposition d'un « véhicule automobile à moteur ».

Il n'en existait alors que trois ou quatre à Popian . C'était une « torpédo » (décapotable) 9 CV Peugeot modèle 1923 qui , sur ses minces roues à rayons de bois , filait bien ses 40 à 60 Km/h dans un nuage de poussière sur les routes non asphaltées et criblées de « nids de poule » .

Cela permettait à mes parents et grand- parents (surtout PY qui ne devaient pas être étrangers à l'achat de cet engin) d'aller visiter leurs amis et parentèles que j'ai décrits dans la première partie . Les deux familles les ayant mis en commun cela faisait un nombre respectable de figures nouvelles pour moi . Et puis nous allions passer les dimanches et fêtes à MONTPELLIER lorsque les PY ne venaient pas passer quelques jours à POPIAN .

Ils habitaient un appartement de sept pièces à l'entresol d'un bel immeuble situé au 3 Cours Gambetta tout près de l'église St Denis . Alfred y a passé agréablement les quatre dernières années de sa vie . Il avait retrouvé quelques amis Clermontois ,retraités comme lui et avait été admis à un cercle dit "Artistique" fort cossu au dessus du Café Riche, qui était alors dans sa splendeur au milieu de la place de la Comédie . Avec ma grand-mère ils allaient souvent au "Riche" qui avait toujours un orchestre .

C'est là qu'Alfred rencontra un soir une de ses amies d'enfance de Clermont , veuve d'un marchand de meuble Agathois , Noëlie SANÈGRE-RECOULY . Celle-ci vivait chez sa fille veuve de guerre d'un commandant SÉNÉJEAN . Il se trouva que cette dernière , Antoinette, avait l'âge d'Albanie et qu'ainsi se noua une très étroite amitié .

A MONTPELLIER Alfred me faisait découvrir la vie urbaine ; j'appréciais particulièrement l'activité de la gare , tout autant fasciné par le spectacle du matériel à vapeur ,que par le fait du départ de ces trains vers un ailleurs inconnu ; j'ai découvert là , très tôt, le sens de l'évasion vers le vaste monde . Il me faisait assister aux fêtes publiques, qui ne manquaient pas au cours de ces « années folles ». Je me souviens d'une exposition sur l'Esplanade à l'occasion de laquelle fut inauguré le kiosque BOSC offert par un concitoyen compositeur à succès . A vrai dire je me souviens surtout de la découverte des « esquimaux glacés » mais aussi de splendides carnivals accompagnés de bals masqués où se rendaient mes parents dans un « corso », scintillant édifice provisoire sur l'Esplanade .



Le fin tireur Alfred a déclenché la photo



Carnaval

à MONTPELLIER



promenade « smart »

En 1923 ou 24 l'oncle BALP, qui avait été comptable à PEZENAS, termina sa vie à TOULOUSE (où sa fille aînée Nette était mariée) dans un « asile de fous » victime d'une crise de delirium tremens .

Alfred s'occupa de sa belle soeur Joséphine et de ses nièces Simone et Popo , sans ressources et leur trouva une gérance de succursale d'épicerie non loin du cours Gambetta.

Popo qui avait huit ans de plus que moi m'intéressait beaucoup , elle venait à POPIAN pendant ses vacances chez sa marraine , ma mère .

Parmi les anciennes amies de Marcelle , en général mariées et dispersées , les plus chères étaient les RAMBAL de MARSEILLE , Marcelle surtout , mais aussi sa jeune soeur Josette ; toutes deux encore célibataires vinrent plusieurs fois passer quelques jours à POPIAN ,ce qui me plaisait beaucoup ; je devais sentir confusément que c'étaient des géantes hors du commun comme on verra plus tard .



La corde du seau est coupée
Popo et Marcelle Rambal



Le plumet du vieux cyprès du jardin
avec Josette Rambal



Mais le dépaysement le plus fascinant se situait en juillet , dans cette période de grandes chaleurs où on laisse les raisins mûrir en paix .

En 1923 et 24 , ma santé nécessitant paraît-il « l'air pur des montagnes » , mes parents et grand parents PY m'emmenèrent passer un mois à LA SALVETAT puis à BAGNOLS les Bains . Je n'en ai , bien sûr , aucun souvenir .

Ce n'est pas le cas des trois années suivantes où « l'air de la mer » de PALAVAS fut jugé plus revigorant .

Nous habitions dans un des appartements au premier et unique étage de ces maisons le long du canal louées aux estivants et dont une loggia (terme alors inconnu) permettait de contempler le passionnant va et vient des passants et voitures sur les quais , des catalanes (aux focs Valéryens prêts à picorer) et des barques sur le canal , du petit train de Dubout arrivant de Montpellier . Et ajoutons y , les jours de fête , les joutes et le feu d'artifice dans les flons -flons du kiosque à musique du casino . Car nous étions sur la rive droite, qui devait sa réputation calme et aristocratique au fait qu'elle était plus éloignée de la gare , d'où se déversaient les foules montpelliéraines en quête de fraîcheur , si bien représentées par les dessins humoristiques d'Albert DUBOUT (qui depuis 1992 a son musée à PALAVAS)

Les estivants louaient sur la plage un emplacement où ils plantaient une armature de bois (quatre piquets reliés aux sommets par quatre autres en carré) sur laquelle on déployait une toile protégeant du soleil et du vent . Cela constituait une ligne de cubes parallèle au rivage sur un Km environ de chaque côté du canal . Le soir on retirait les toiles et les bois passaient la nuit sans crainte de vol ou de vandalisme (ce qui aujourd'hui paraît impensable) .

La proximité de MONTPELLIER nous amenait parents et amis , dont certains estivaient comme nous à PALAVAS . Popo bien sûr était des nôtres . On la voit sur les photos ci-après , et aussi nos amies RECOULY-SÉNÉJEAN , et même Fred FLOUCH encore célibataire et voué à son cheval

La vie Palavasienne se concentrait sur les deux rives du canal (embouchure du Lez) derrière lesquelles se massaient les deux parties du village . Le front de mer n'existait que sur quelques centaines de mètres sous forme de petites villas . La route vers CARNON alors hameau de pêcheurs ne sera construite qu'à la veille de la Seconde guerre mondiale . Tout cela a beaucoup changé ; la mer de nos baignades , la plage de nos jeux, sont maintenant englouties dans le port de plaisance .Notre loggia existe toujours au milieu de la rive droite du canal , mais modernisée en immeuble de trois étages .



Alfred Noëllie Recouly Popo Victoria Albanie Marcelle André Emile Juillet 1927



Devant le Casino



Popo , André, Eliane Astay Robert Ribard (1)



Popo Emile Marcelle Albanie Fred Flouch Noëllie



avec les Astay

(1) fils du capitaine d'Emile pendant la guerre. Futur Saint - Cyrien 1938

La dernière photo d'Alfred PY



La première photo de Marie COMBES



En septembre 1927
de gauche à droite
Noëlie SANEGRE-RECOULY
MALO 63 ans
Marie ALBE-MARAVAL 75 ans
BOUNE 50 ans



Etienne SÉNÉJEAN



Deux élégants en 1928

SOUDAIN , UN TOURNANT

Dans la photo précédente , datant de juillet 1927 , ma grand-mère lisait dans le regard soucieux de son mari Alfred le pressentiment d'une fin proche . Quoi qu'il en soit **Alfred mourut avant la Noël** et ne pu se conforter de notre réunion habituelle à MONTPELLIER . J'ai relaté les circonstances de cette disparition et le douloureux impact qu'elle eut sur ma grand-mère et ma mère. Trop jeune , c'est à travers elles que je ressentis la tristesse de la situation . Toutefois les récits de la maladie et de ses phases chirurgicales prirent vite une puissance évocatrice lorsque, quelques mois plus tard ,on me fit subir l'ablation (en réalité la réduction chirurgicale) des amygdales ; c'était alors très à la mode pour lutter contre les angines à répétition . Plus tard on condamna l'ablation et on fut bien content que mon opération se soit limitée , volontairement ou non , à une simple réduction , qui fut d'ailleurs efficace contre les angines . J'en acquis dès ce jeune âge une répulsion incoercible pour tout ce qui ressemble à un hôpital .

Ma mère se retrouva une seconde fois enceinte sous ses voiles de deuil . A croire qu'il ne pouvait y avoir chez nous de naissance sans préalablement faire place...

Le 18 janvier 1928 sortant de l'école à 11 h une camarade , Marie-Rose BONNEL, m'apprit que je venais d'avoir une petite soeur . On la dit très laide ce jour là , ressemblant à notre arrière grand-mère Marie Albe dont c'était justement le 76e anniversaire . Du coup on la prénomma **Marie** ; ce qui devint tout de suite **Mimi** ...et pour toujours . Elle eut pour marraine notre grand-mère PY qui partagea avec elle son second prénom de Mathilde et pour parrain l'octogénaire oncle Alfred NICOLAS de Marseille avec lequel nous venions de nous réconcilier lors des obsèques d'Alfred PY . Ce que je retins, c'est qu'il régnait à la maison une ambiance déplaisante de pharmacie encore renforcée par la présence d'une infirmière pendant une quinzaine de jours .. On ne me chassa pas pour autant avant un an de la chambre parentale et je n'ai aucun souvenir ni de frustration ni de jalousie vis à vis de l'intruse . Dès qu'elle sut marcher ce fut d'ailleurs une compagne de jeu tout à fait plaisante et mignonne et nous ne nous sommes jamais chamaillé au delà des limites de la décence .

A l'exception de l'atelier de menuisier et du petit jardin abandonnés , la disparition de mon grand père n'apporta à POPIAN que de la tristesse , pas de révolution dans la vie familiale .

Il n'en fut pas de même à MONTPELLIER . Ma grand-mère , à 50 ans , entra dans un nouveau rôle de veuve , uniquement orienté vers sa fille et ses petits enfants . Les restrictions du deuil , alors draconiennes et respectées , l'écartèrent pendant un an ou deux des distractions autres que familiales ; elle en garda l'habitude .

Cette attitude fut encore renforcée par la présence de sa mère Marie ALBE dite "Mémé" qui s'installa définitivement chez elle . Sa soeur Joséphine BALP n'avait pas longtemps exercé la gérance de ses « Economats du centre » et, après un court séjour dans un cinquième étage à côté du Théâtre , elle s'était installée dans la rue des Ecoles laïques , vivant du travail de ses deux filles Simone puis en 1932 Popo (18 ans) vendeuses au rayon parfumerie des Galeries Lafayette .

Le repliement d'Albanie la rapprocha de son amie Antoinette SÉNÉJEAN laquelle accumulait les malheurs . Veuve de guerre comme l'on sait , titulaire d'une modeste pension car son mari n'avait pas une longue ancienneté de service , elle était aidée par son fils unique ,un beau ténébreux prénommé Etienne . Celui-ci était exploitant forestier en Côte d'Ivoire et ne venait en France que tous les deux ans . Au cours d'un séjour vers 1930 il négligea une otite qui dégénéra et il fut emporté par une méningite en quelques jours ; on ne disposait pas alors des antibiotiques . Peu de temps après cette catastrophe , Mme SÉNÉJEAN fut , dans la rue , frappée par un ballon qui l'éborgna . Enfin sa mère Mme RECOULY fut renversée par un vélo dans la rue de la Saunerie au pied de la maison GELY . Les fémurs brisés elle fut immobilisée à jamais . Les fréquentes visites que ma grand-mère faisaient à ses amies contribuèrent à la confiner dans son état . Il est vrai que 50 ans à cette époque étaient aussi marquants que 70 de nos jours .

A L'ECOLE DE MADAME LAPEYRE

J'étais entré à l'Ecole en octobre 1926 à quatre ans .

Si je peux dire que c'était celle de Madame LAPEYRE , c'est que notre village de 230 habitants dont une trentaine d'enfants scolarisables ne pouvait prétendre qu'à la classe unique et que j'ai fait toutes mes études primaires laïques et obligatoires sous la férule de la même institutrice .

C'était « Madame LAPEYRE du Château » pour la distinguer de Claire dite Bill, l'épouse de Fernand LAPEYRE, la grande amie de ma mère . L'école se tenait en effet , comme en 1994 , au rez de chaussée et dans la cour du château devenu communal . On y trouvait aussi le logement de l'institutrice et la Mairie . Peu avant la guerre de 14 , Louise BASSAGET l'institutrice avait épousé Ferdinand LAPEYRE de 17 ans son aîné , père de Fernand , devenu veuf et Maire de POPIAN .Tout cela réuni les intronisait comme démocratiques châtelains .

Car ils étaient démocrates et républicains à la mode de l'époque .Notre Maire était un notable ; licencié en droit , ce Lozérien du Causse MÉJEAN , avait en se remarquant renoncé à bénéficier de la propriété de sa première épouse, qui était échue à son fils Fernand ; il avait donc des loisirs et des besoins d'autorité et de notoriété qu'il n'eut pas de mal à satisfaire dans le cadre cantonal grâce à son titre universitaire alors très rare . C'est ainsi que taquinant la politique dans sa frange rose radicale il fut un temps , délégué cantonal (titre prestigieux qui faisait d'un élu le contrôleur de l'efficacité de l'instruction publique à l'occasion des examens du certificat d'étude) , juge de paix intérimaire , président du syndicat du canal d'irrigation de GIGNAC , et président de la coopérative d'électricité de St MARTIN de LONDRES dont Jacques LAURIOL oncle d'Aline était alors le directeur . Sa femme notre institutrice , aussi secrétaire de Mairie , était étroitement liée à ces activités qui nous apparaissaient indissociables .

C' était une protestante de MARSILLARGUES , ce qui en faisait un cas unique à POPIAN . Par sa religion et sa formation dans les écoles normales d'instituteurs du début du XXe siècle, elle incarnait le type parfait d'un « hussard noir de la République » féminin . C'était l'image du dévouement à son sacerdoce républicain et laïque , dans le patriotisme , la rigueur , la méthode , l'économie tirant sur l'avarice , et la scrupuleuse honnêteté , morale et intellectuelle. Dispensée de la messe du Dimanche, et pour cause , elle ne descendait pratiquement jamais de son repaire ex-féodal . Je ne l'ai vue que deux ou trois fois emmener son Ferdinand aux eaux de Contrexeville pendant les vacances et en profiter pour aller voir un sien oncle en Touraine .

Elle mena à la baguette pendant près de trente ans sa classe unique de 30 à 40 élèves étagés de 4 à 12 ans . La classe était divisée en trois divisions , la 1ère regroupait les 9-11 ans dans un Cours moyen , la 2e les 6-8 ans dans un Cours élémentaire la 3e les 4-5 ans dans le Cours préparatoire . Les rares 12 ans étaient ceux qui étaient jugés dignes de présenter le Certificat d'études primaires . Cette formule avait l'avantage , outre de faciliter le travail de l'institutrice, de faire travailler à leur rythme des enfants assez différents sans que se pose annuellement le problème du redoublement . Evidemment Mme LAPEYRE était élitiste et n'hésitait pas à faire des heures supplémentaires au profit de ses meilleurs candidats de la 1 ère division. Comme la plupart des parents d'élèves ne visaient pas autre chose que la viticulture cela ne dérangeait personne .

Quand j'entrai en 1926 la classe n'atteignait probablement pas la trentaine , les rangs des deux premières divisions étaient très clairsemés en raison de la faiblesse du nombre de naissances pendant la guerre, qui venait de se terminer . Nous étions , nés en 1921 et 22 , les premiers fruits de la reprise de la natalité au retour des survivants du massacre . Par le hasard des faibles nombres je me trouvai le seul garçon à côté de sept filles et cela se reproduisit deux années durant, ce n'est que dans les années suivantes que l'école se gonfla de nombreux garçons . Parmi les quelque 70 enfants que je vis défiler pendant mes 7 ans de scolarité à POPIAN , on trouvait trois catégories qui , si elles trouvaient dans l'école unificatrice une occasion de s'intégrer , ne pouvaient manquer de compliquer la tâche de la Maîtresse . Deux sur cinq étaient des français de souche , autant des enfants d'Espagnols récemment immigrés , qui chez eux parlaient l'espagnol , et un sur cinq des enfants de ménages mixtes dont l'un des parents , espagnol né en France, était normalement francophone et bien intégré , les grands parents étant plus ou moins bilingues .



Liste des Morts pour la France

Marie Rose Bonnel André Ginette Roussel Yvette Bertrand Paul Fabre Georgette
 Françoise Sanchez



Mme Bassaget L'institutrice le Maire André Simone Cécile Bonnel
 Dans la cour du château la Mairie et l'Ecole

Les résultats scolaires furent modestes . La plupart des filles françaises de mon âge allèrent poursuivre des études dans des institutions religieuses à MONTPELLIER , mais sans velléité d'aller très haut en attendant un mari viticulteur. Une ou deux filles s'orientèrent vers le primaire supérieur à GIGNAC . Je fus le seul ,à présenter le concours des Bourses pour entrer au Lycée de MONTPELLIER. La plupart des autres se mirent au travail de la vigne à partir de 13 ans; ce n'est que quelques années plus tard que,devant la crise viticole,un plus grand nombre tenta de poursuivre des études . Mais tout le monde sortait de l'école en sachant lire , écrire , compter et parler le français ce qui n'était pas si mal . Deux générations gardèrent un souvenir ému de "Madame LAPEYRE " .



La montée vers l'école en 1930 André



l'année 1931-32

LES TRAVAUX ET LES JOURS

LA VIE VITICOLE

On sait que la vigne était tout à POPIAN . On pourra voir page 38 le panorama des 25 hectares de vigne de la famille COMBES , leur situation , leurs noms , leur étendue en vue perspective . En page 47 on pourra se remémorer ce que cela représentait dans le village .

L'année viticole commençait après la Toussaint . Il ne restait plus de raisins sur les sarments lorsque les feuilles , passées du vert au jaune ou au rouge suivant les cépages , étaient emportées par le vent froid . Une pré -taille par les cinq ouvriers coupait au sécateur la plus grande longueur des sarments pendant que des femmes , dans leur sillage les ramassaient en fagots liés par un fil de fer et ramenés dans les maisons pour le chauffage culinaire . Cette opération avait pour but de permettre le passage des chevaux et des charrues . Le labourage , déracinait et enterrait les herbes, aéraït le sol , facilitait la pénétration de l'eau de pluie ou en freinait l'évaporation . Trois hommes habitués aux trois chevaux passaient une bonne partie de l'hiver et du début du printemps à cette opération renouvelée à plusieurs reprises , en long et en large , variant selon le moment le nombre de sillons et le type de soc des charrues . Les deux autres ouvriers arrachaient , à l'aide d'un treuil de bois nommé chèvre, les souches mortes et préparaient un trou cubique de 50 cm de côté , pour recevoir les futurs remplaçants . Puis on aménageait , à la pioche , autour de chaque pied de vigne (déchaussage) une cuvette destinée aux engrais ultérieurement recouverts par un labourage . Enfin venait la taille , travail de longue haleine absorbant les cinq hommes , ne laissant à chacune des trois ou quatre extrémités des branches de souches formées « en gobelet » que quelques cm de sarments placés de façon favorable pour la pousse . Cette taille ne devait être ni trop précoce ni trop tardive pour que la pousse se développe à une époque où la gelée ne lui serait pas nuisible . En effet les viticulteurs entraient vers le mois d'avril dans une période angoissante dans l'attente des éventuelles catastrophes . Une nuit de gel sur des bourgeons trop tendres pouvait détruire une moitié de récolte . En mai- juin , une pluviosité prolongée combinée à une douce température , un labourage intempestif , pouvait déclencher une prolifération de champignons microscopiques , mildiou , oïdium etc... tout aussi dévastateurs que la gelée mais que l'on pouvait prévenir par des sulfatages judicieusement renouvelés à l'aide de pulvérisateurs portés à dos d'homme . En juillet on se reposait un peu , les raisins mûrissaient , mais pouvaient souffrir de la sécheresse ou des gros nuages noirs (que l'on tentait de « faire crever » en pluie par l'envoi de fusées paragrêle), capables de lâcher sur des zones de quelques hectares de terribles grêlons anéantissant localement la récolte .

Vers la mi-août on commençait à recueillir le fruit de tous ces soins . Les **chasselas**, délicieux mais fragiles raisins de table blancs étaient cueillis dans nos vignes des ROUVIERES sur un terrain caillouteux . La récolte en variait de 10 000 à 30 000 kg . Parfois des « expéditeurs » achetaient la récolte sur souche et s'en débrouillaient . D'autres années il fallait ramasser soi-même dans des cageots , puis trier (couper aux ciseaux les grains pourris) et emballer . Toutes les femmes de la famille et des ouvriers étaient alors chargées de cette besogne , assises devant de longs tréteaux dressés dans notre garage voûté . Longtemps j'ai été occupé à leur apporter les cageots à trier , les plateaux à emballer et à charger la jardinière puis , après 1934 , la remorque que l'on accrochait derrière la voiture ; car il fallut alors porter les raisins (1000 à 1500 kg par jour) aux marchés de gros du POUGET , CLERMONT ou GIGNAC et parfois aux trois successivement, si la vente aux expéditeurs ne marchait pas bien . J'aimais bien ces départs vers 4 heures du matin , les solides casse-croûtes vers 9 h ; mais quelle déception lorsque , les prix étant trop bas , il fallait ramener cet excellent produit fini ; et , au mieux le garder pour le lendemain , au pire le mettre à la cuve pour en faire un vin médiocre . C'était d'autant plus navrant que la vente en raisins , payée immédiatement , apportait de l'argent frais en fin d'année viticole avant les coûteuses vendanges .

Plus ou moins tôt en septembre suivant la météo (compromis entre maturité et pourriture générée par de trop abondantes pluies d'équinoxe) commençaient les vendanges . Il s'agissait de ramasser , selon les années de 70 000 à 200 000 kg de raisin ; l'amplitude de cette variation souligne l'instabilité pénalisant les revenus des viticulteurs .C'était , bien sûr , la grande affaire de l'année ; le personnel habituel ne suffisant pas , il fallait faire venir des « vendangeurs » . De mon temps c'était des Arméniens , chassés par le génocide turc en 1917 , ils s'étaient réfugiés à Marseille où ils exerçaient alors de petits métiers liés au trafic portuaire ; depuis ils se sont dispersés et se retrouvent dans toutes les classes de la société .

Tout ce monde débarquait en masse dans les gares de MONTPELLIER , SÈTE et BEZIERS où il fallait aller les chercher avec leurs pauvres ballots .

Auparavant il avait fallu remettre en état « la maison des vendangeurs » Trois grandes pièces sommairement meublées au dernier étage de l'ancienne maison GAZAGNE , alors habitation de trois de nos ouvriers :

- Gabriel SALES , frère de lait d'Emile COMBES , notre « ramonet » sorte de contremaître et responsable des soins aux chevaux, ; époux d'une Hélène forte en gueule , et père d'une Maguy .
 - Pierrou, son frère aîné pourvu de deux enfants , chantre des enterrements et fossoyeur
 - François MUNUERA jeune espagnol , marié sans enfants avec l'une de nos anciennes bonnes un couple débrouillard , méritant et sympathique ,malheureusement sans les enfants espérés en vain ;
- Deux autres ouvriers Etienne ROQUES et Elie GALY étaient domiciliés à St BAUZILLE .

L'équipe des vendangeurs appelée « colle », comprenait huit « coupeurs », disposant d'un seau et d'un sécateur , sous la direction de la « ramonète » Hélène, dont l'autorité se limitait à donner l'exemple en prenant la tête , donc à fixer le rythme de progression que chacun devait suivre dans sa rangée . Le passage médian , préalablement dégagée des sarments (souvent par mes soins dans ma période popianaise) était le domaine de trois personnages importants : d'abord mon père , ainsi placé au milieu de la colle qu'il pouvait surveiller , tenait le rôle du « quichadou » tassant avec une masse dans une comporte (sorte de demi-tonneau elliptique avec deux poignées de fer) les raisins que lui vidait le « banastou » jeune homme agile, qui récupérait les seaux pleins des coupeurs (rôle qui me sera dévolu vers l'âge de 13 ou 14 ans). Enfin les deux hommes les plus costauds étaient « porteurs »; avec deux barres (semailles) placées sous les poignées des comportes , ils portaient celles-ci (une centaine de kg) jusqu'au bord de la vigne puis sur les charrettes , généralement deux , qui faisaient la navette entre vigne et cave . Là était le domaine de Pierrou . Le raisin était déversé dans un « fouloir » disposé au dessus d'une des trois cuves de vinification (en ciment armé) et écrasé en passant entre deux rouleaux . Je regrettais pour ma part que mon grand-père Ernest ait abandonné l'antique procédé du foulage aux pieds nus dans une « cornue » (immense comporte) que pratiquaient encore la plupart des exploitants popianais . Pendant deux ou trois jours le raisin fermentait en « bouillant » . Après la première nuit on « soutirait » le vin si l'on voulait du "rosé" sinon on attendait la fin de la fermentation pour pomper le vin rouge de la cuve dans les « foudres » (5 énormes fûts de chêne contenant chacun 250 hectolitres) . Lorsque la cuve était vidée et aérée , on procédait au « décuage » . Cela prenait quatre heures de 20 h à minuit ,après une journée fatigante de vendange , car il fallait dégager la cuve rapidement et cela nécessitait les cinq ouvriers . Pierrou , tout nu dans la chaleur étouffante de la cuve , éclairé par une bougie pour détecter le gaz carbonique , sortant de temps à autre la tête pour s'aérer , évacuait à la fourche par une porte minuscule les grappes de raisin vidées de leur jus et devenues « marc » . Les autres , à la fourche , transféraient le marc dans le pressoir (sorte de palissade circulaire à claire voie avec au centre une énorme vis d'acier autour de laquelle circulait une masse d'acier qui venait presser le marc le vidant du dernier liquide contenu). La fin du vissage, prolongeant la pression au maximum, était assurée par un long levier poussé et tiré alternativement par plusieurs hommes et commandé par un système de clapets produisant une suite de sons du plus heureux effet . On récupérait ainsi quelques hectolitres de vin .Le marc était alors vendu à une distillerie coopérative qui en retirait de l'alcool .

Les vendanges ainsi menées n'étaient pas de tout repos et seule la dernière journée, se terminant par un goûter, rappelait par un moment de détente le folklore festif des siècles passés où la vigne n'était qu'une culture d'appoint très appréciée .

J'ai évoqué la « mécanisation » qu'avait adoptée, un peu en précurseur local , mon grand père Ernest ; mais ces matériels , fouloir , pompes , pressoir d'acier , étaient animés de main d'hommes , ce n'est que dans ces années 25 -30 que mon père , Emile , put y « atteler » des moteurs électriques.

Une ou deux semaines après les vendanges avait lieu la récolte des raisins de table tardifs nommés « servants » car leur peau épaisse permettait leur conservation jusqu'à la Noël. Cela se passait comme pour les chasselas d'Août ; mais nous n'en avions pas beaucoup et je n'y participais pas , étant rentré en classe .

Le cycle viticole était alors fini et c'était le moment que les viticulteurs choisissaient pour célébrer les mariages éventuels de leurs enfants .

Alors pendant qu'un nouveau cycle se déroulait se posait le problème de la commercialisation . Pendant la période de prospérité que nous examinons cela se passait assez bien, le « pinard » soutenant le moral du poilu dans les tranchées de 14-18 avait été la meilleure publicité La récolte des trois départements Hérault , Gard , Aude oscillait autour de 30 millions d'hectolitres d'un vin de consommation courante qu'il s'agissait de déverser sur les grandes zones consommatrices : grandes agglomérations , Paris en tête , les zones industrielles , et régions particulièrement assoiffées comme la Bretagne ou la Savoie ; sans compter les producteurs de vins de qualité (Bordeaux ou Beaujolais) qui , les années de faibles récoltes , n'hésitaient pas à venir se compléter avec les meilleurs vins du midi . Notre vin n'était pas de la piquette comme on l'a trop souvent dit (ce breuvage obtenu en passant de l'eau sur du marc se fabriquait autrefois dans les pays peu producteurs, ce qui n'était évidemment pas notre cas !) mais son degré d'alcool (donc sa sûreté de conservation) et son bouquet étaient faibles . Cela était dû à la priorité donnée à la quantité reposant sur un cépage productif et riche en suc sinon en sucre , l'*aramon* , que l'on corsait avec une proportion minoritaire de *Carignan* et colorait avec un peu d'*alicante* .

Le commerce était entre les mains de négociants qui à cette époque commençaient à se concentrer car il fallait des capitaux de plus en plus importants pour transporter , stocker et distribuer aux détaillants . Entre eux et la foule des producteurs virevoltaient des courtiers qui avaient leurs zones d'action et leur clientèle qu'ils s'efforçaient de fidéliser . C'est comme courtier que le feu- oncle Arnaud était descendu de sa Savoie natale .

Des cuves et foudres le vin était mis en tonneaux apportés par les négociants , puis roulés par des treuils sur les plateformes de camions généralement issus des surplus américains de la première guerre mondiale . Le vin était amené aux gares proches où l'on pouvait voir par dizaines des « wagons foudres » jumelant deux de ces récipients par wagon . Le vin y était alors pompé manuellement ; travail de longue haleine .

Autour de 1930 une révolution intervint dans la circulation routière . Toutes les routes furent asphaltées et la production française fut en mesure de remplacer le parc de vieux camions par des camions que l'on peut qualifier de modernes. Pour le vin les négociants disposèrent de camions citernes pourvus de pompes à moteur . Les transvasements à la cave et à la gare furent accélérés et les camions citernes desservirent directement de plus en plus les régions les plus proches du Midi . Le système dure encore , mais il est beaucoup moins pittoresque que le trafic des tonneaux !



3 juillet 1944 la grêle vient de tomber



chargement des comportes

LA VIE RELIGIEUSE

L'histoire religieuse de POPIAN semble ne pas avoir été très tourmentée ; la seule protestante connue , Madame LAPEYRE , était d'importation récente . Le village n'était ni marqué par l'anticléricisme , ni très religieux comme l'était alors POUZOLS . A l'époque qui nous intéresse je crois pouvoir dire que 90% des femmes et 25% des hommes assistaient régulièrement à la messe (30% de plus ne se dérangeant que pour les grandes fêtes). Tous les mariages et enterrements étaient célébrés à l'église .Tous les enfants étaient baptisés et presque tous faisaient leur première communion . Chose curieuse l'absentéisme était plus important chez les Espagnols dont la culture religieuse passait pourtant pour plus démonstrative , dans leur pays .

POPIAN perdit son curé vers 1930 et fut désormais desservi par celui de St BAUZILLE qui ne fit pas beaucoup de zèle . C'est pourtant avec lui et sous le monitorat d'un « grand » importé que je débutai ma carrière d'enfant de choeur (ou plutôt d'acolyte comme on disait) .

En 1931 un abbé SEGONDY le remplaça et se rendit compte que les enfants de l'après-guerre arrivaient à un âge raisonnable , et bien vite une dizaine de garçons vêtus d'aubes blanches à large ceinture rouge animèrent le service de la messe , et autant de filles encadrées par la dynamique bonne du curé constituèrent un choeur dans la chapelle dite de la Vierge .

Le service de la messe n'était pas une formalité ; les deux premiers servants , dont le plus souvent j'étais en raison de mon ancienneté dans le métier, devaient pouvoir dire les répons en latin (car les fidèles d'alors restaient muets sauf pendant les chants) . Mais le plus intéressant était le changement de décor en vue de la bénédiction du saint sacrement qui suivait la messe proprement dite . Il y avait notamment un grand remue-ménage de chandeliers aux nombreuses bougies , ce qui me permit un jour de mettre le feu à un ornement de tulle du tabernacle , heureusement rapidement éteint par le père de mes copains Guichard , tout proche de par sa fonction de chantre dominical .

Il y avait aussi la préparation et le maniement de l'encensoir , fonction prestigieuse très recherchée ; juste au dessus du goupillon . Le vin de messe ne nous intéressait pas , contrairement à la tradition , car le vin n'était une rareté chez personne , chaque ouvrier recevant deux litres par jour .

Agés

Les plus âgés dont j'étais firent leur première communion en 1932 .





Cérémonie de la Fête Dieu au reposoir ANGLADE-COMBES



Chapelle de l'Apparition de ND du Dimanche

Mais ce que j'aimais le plus c'était la Fête-Dieu . Cette fête , qui devait remonter au fond des âges sous la forme d'une fête du renouveau printanier , se célébrait un jeudi de juin . Le temps était alors radieux , les travaux scolaires et même viticoles commençaient à se ralentir ; tout le village , y compris les non pratiquants habituels , se mettait en frais . La cérémonie prenait la forme d'une procession partant de l'église et y revenant après un tour du village jalonné par quatre stations devant des « reposoirs » dressés devant certaines maisons désignées par l'usage (Roussel , Combes , Rodier , Lapeyre) . Les voisins immédiats se joignaient à l'édification . Et tout le monde participait à la décoration du parcours , dressant contre les murs des branches d'arbres et jonchant le sol de longues feuilles , plates comme des sabres, coupées sur les bords de la rivière , et disposées artistiquement en rosaces devant les reposoirs , eux mêmes , bien sûr , abondamment fleuris en cette saison . En tête de la procession venait un acolyte porteur de la croix , poste de choix ; puis le chœur des vierges suivi d'une marmaille de moins de six ans , en beaux habits , couronnés de fleurs et portant accroché au cou , un petit panier rempli de pétales de fleurs très odorantes . Le curé en grande cape dorée suivait portant l'hostensoir à bout de bras , il était encadré par quatre hommes portant un dais . Derrière enfin les femmes puis les hommes . Le parcours se faisait majestueusement en chantant des cantiques . A chaque station l'hostensoir était déposé sur le reposoir et les mouflets jetaient des pétales de fleurs , on chantait les prières de la bénédiction , encensoir , eau bénite , et on repartait . Dès la fête finie les garçons du village ramassaient les longues feuilles du sol et les rassemblaient au pied de l'escalier de la sacristie , ceci tout simplement pour en faire un matelas sur lequel à tour de rôle chacun venait sauter de deux mètres avec force rigolades (il en fallait peu à ce bon public peu gâté) . Les branches d'arbres étaient également rassemblées et le tout était brûlé au feu de la St Jean quelques jours plus tard .

D'autres processions , plus étoffées et aux flambeaux celles-la , avaient lieu en cette belle saison les 8 juin et 8 juillet au sanctuaire dit de l'Apparition ou de Notre Dame du Dimanche entre St BAUZILLE .et VENDÉMIAN (v; panorama p 37.) . On y venait des villages environnants .

Un homme du pays , mort dans les années 30 , disait avoir vu apparaître la Vierge Marie alors qu'il travaillait sa vigne , le dimanche 8 juin vers l'année 1870 . La Vierge lui avait reproché de travailler le jour du Seigneur et lui avait donné rendez-vous un mois plus tard en convoquant les fidèles . Ma grand-mère MALO , âgée de 6 ou 7 ans , assista à cette seconde rencontre , au sein d'une grande foule . Le « voyant » revit son apparition et demanda au public de chanter , puis , selon certains, bénéficia d'une lévitation . D'après mon arrière-grand-père Albin , mécréant comme l'on sait , mais qui était venu , le voyant se déplaça d'une façon exceptionnellement rapide dans une vigne qui à cette époque de l'année possédait des sarments très développés .

Le haut- clergé se révéla extrêmement prudent sur ce phénomène mais , devant l'enthousiasme populaire , finit par consentir à patronner la construction d'un sanctuaire , estimant que l'on pouvait prier aussi bien là qu'ailleurs . Un couvent s'y installa , qui hébergea des personnes âgées et seules. En 1994 cette résidence devenue « du troisième âge » , va être laïcisé faute de nonnes ; les processions traditionnelles sont toutefois suivies par de nombreux fidèles des villages des alentours .

En cette même année 94 nous venons d'assister à l'inauguration de la restauration intérieure de l'église de POPIAN . Cet édifice du XIIe enserré dans des maisons ne présente pas d'intérêt artistique, mais débarbouillé de couches de peintures successives et débarrassé des statues sulpiciennes , il ne manque pas d'un certain cachet dans le style dépouillé .

Les femmes de notre famille étaient pratiquantes assidues sans bigotterie . Je n'ai jamais su quelle avait été l'attitude de mes grands-pères . Mon père , pendant dix ans « ne put aller à la messe » car il lui fallait garder les jeunes enfants (moi puis ma soeur) . Par la suite il y alla assez régulièrement jusqu'à la fin de ses jours .

VIE SOCIALE

La vie sociale était alors peu intense et extérieure .

Peu intense parce que dans un effectif très réduit (230 habitants) étaient représentées des catégories hiérarchiques d'une grande variété , bien que tout le monde vive de la vigne (v. p.48) ce qui fait qu'à chaque niveau il y avait un nombre restreint de pairs menant le même niveau de vie . De plus les mariages entre Popianais étant rares , les gendres et brus venant de l'extérieur n'étaient pas rapprochés par des souvenirs d'enfance communs .

Extérieure parce que , le climat aidant , dans les villages du midi méditerranéens on vivait selon les vieux usages latins , beaucoup dehors , les intérieurs étant souvent négligés et peu propices aux réunions

Ainsi tout le monde parlait à tout le monde en se rencontrant dans la rue : les femmes autour des commerçants ambulants apportant à jours fixes pain , viande , légumes , poissons , épicerie voire habillement et chaussures ; les hommes de façon plus structurée en se réunissant après le repas de midi et le soir après le travail , en été assis à l'ombre du tricentenaire ormeau de Sully sur la place , en hiver dans le *cagnard* (au soleil et à l'abri de la tramontane) au fond de la place entre le porche et la fontaine debout adossés aux portails . Enfin lors des soirées chaudes de l'été, des voisins , hommes et femmes se réunissaient pour « prendre le frais » en sortant leurs chaises ou fauteuils autour de l'un des bancs de pierre ou de ciment qui trônaient à côté des portes . Dans notre quartier les ANGLADE et le père GUICHARD venaient se joindre au groupe que nous formions avec le vieux docteur André COUSIN et ses deux soeurs venus d'AVIGNON passer deux mois d'été.

En revanche pénétrer dans une maison était une intrusion exceptionnelle , que seules une visite de condoléances ou une raison de cet ordre pouvaient justifier .

Parmi ces familles de propriétaires moyens qui restaient sur leur quant à soi , nous faisons une exception avec les LAPEYRE . Une vieille amitié liait nos deux familles longtemps voisines dans le vieux village . Fernand et Emile d'un an de différence avaient ensemble passé leur jeunesse . Fernand amputé d'une jambe à la suite de la guerre avait traîné dans les hôpitaux du Var et avait épousé , peu de temps après le mariage de mes parents , la fille unique d'une famille de pharmaciens Hyérois , Claire ALLOUARD dite Bill par son père (et cela lui resta) . Bill avait l'âge de ma mère et toutes deux , citadines dépaysées dans ce petit village de viticulteurs devinrent d'excellentes amies, qui se rencontraient presque quotidiennement , allaient faire leurs courses ensemble à Saint BAU... et se promenaient en campagne . On allait passer la soirée de temps en temps les uns chez les autres , j'y rencontrai ma copine Simone , de deux ans plus jeune que moi , et plus tard Philippe de 9 ans mon cadet . Pour la St Ferdinand nous les rencontrions au château autour de leur grand-père le Maire ainsi prénommé , et de sa femme l'institutrice . De même que ma mère recevait Popo , Bill recevait sa cousine germaine Lisette MASSEL, de CUERS , plus tard épouse d'un officier d'artillerie , VIZIER , que je rencontrerai plusieurs fois . Vers 1931 ou 32 une amie hyéroise de Bill vint habiter à MONTPELLIER où son mari , lui aussi officier d'Artillerie , SÉVRIN , avait été affecté . Je le reverrai dans ma carrière ainsi que son fils Michel , né en MONTPELLIER en 1933 qui terminera général d'Armée gouverneur militaire de Metz après une carrière d'artilleur .

André , les tantes Yvonne LAPEYRE et Juliette , Bill , Simone , Marcelle , Mimi dans sa voiture Jo Maurin Suzane



frère et sœur en 1931



Premiers contact avec l'Hérault avec les LAPEYRE



Si les relations popianaises restaient distantes ,les COMBES et LAPEYRE sortaient avec des amis de leur génération des villages environnants . On ne s'étonnera pas de les revoir faire la fête avec Roger COMBES et ses amis du POUGET (gros village dont je rappelle la réputation festive) auquel se joignait Henri LONJON de St BAUZILLE , Roger , Centralien et Henri , Mines , se retrouvant pendant les vacances d'été . Les fêtes votives de St BAUZILLE et du POUGET se situant en septembre créaient l'occasion .La photo ci-dessous doit être de St BAUZILLE 1931

Emile COMBES,X..RenéeDUFOUR, Fernand LAPEYRE , Lisette MASSEL, Jean LAUTIER, MarcelleCOMBES
Assis devant Suzette MOREL et André



Manquent Roger COMBES , fiancé de Renée , attendu une semaine plus tard pour son mariage et "Bill " LAPEYRE qui vient d'avoir Philippe

Nous reverrons Suzette mariée à un pharmacien à MARSEILLE . Jean LAUTIER sera un des 100 000 tués de 1940 .

Les enfants n'étaient pas influencés par ces distances sociales , habitués à cohabiter sur les bancs niveleurs de l' école et dans l'équipe des enfants de chœur , ils continuaient à jouer ensemble dans la rue . En fait c'était surtout vrai pour les garçons qui entre 7 et 14 ans pouvaient constituer une bande (sans pouvoir cependant mettre sur pied une équipe de football suffisamment homogène pour affronter les St Bauzillois) . Les terrains favoris étaient la place et son annexe de la placette (ou place neuve) pour les jeux de balles ou de billes ,et , pour les jeux d'aventure , le parc du château alors très arboré , et l'aire d'Achille (que nous disions d'argile car c'est là que nous allions chercher notre terre à modeler) . sur le chemin et dans les bois des ROUVIERES enfin .Les filles , plus casanières s'écartaient peu de chez elles et formaient des groupes plus restreints d'amies de tous niveaux . La favorite de ma soeur Mimi était une Incarnation , laide comme les sept péchés capitaux et qui lui refilait régulièrement des escouades de poux .

De leur côté les hommes , le dimanche des belles saisons ,jouaient aux boules sur la place comme partout . Tout jeune je les ai vus se livrer sur la même place au beau jeu de tambourin : deux équipes opposées de quatre ou cinq joueurs se renvoyaient à l'aide de tambourins , une lourde balle de caoutchouc mise en jeu par un joueur situé à l'arrière et disposant d'un petit tambourin fixé à un long manche assez souple (le battoir) . Le tout était spectaculaire et sonore à souhait . Ce jeu était très répandu dans notre moyenne vallée ; les grandes équipes étant celles de GIGNAC et de PÉZENAS . Le trou des naissances dû à la guerre ne permit pas d'assurer la relève des jeunes joueurs et le jeu disparût , périodiquement relancé dans ses deux centres vedettes . Ma génération n'a pas suivi . _____



Avec les BALP - MENASSIER
89

LA VIE FAMILIALE

De 1928 à 1933 la vie de la famille se déroula sans à-coup aussi bien à POPIAN qu'à MONTPELLIER .

Mimi poussait normalement . Elle fit cependant des frayeurs à mes parents avec deux ou trois convulsions accompagnant l'arrivée de ses premières dents ; ce n'était pas grand chose, mais l'aspect spectaculaire ne fut pas oublié de longtemps ; et je sus ce que c'était lorsque notre Micheline nous fit la même émotion 21 ans plus tard . En 1932 ma soeur entra à son tour à l'école de madame LAPEYRE où nous restâmes une année ensemble . A partir de 1930 on jugea que mes études devaient être prises au sérieux et , à l'exception des fêtes je n'accompagnais plus mes parents qui allaient passer les samedis soir et les dimanches à Montpellier chez "Boune" et "Mémé" . Cela me déplaisait fort , d'autant que j'étais pris en charge par Tantine et Malo dont la table et le coucher à la Sibérie (chambre glaciale donnant sur la terrasse) étaient plus spartiates qu'à mes habitudes .Et le dimanche soir ,alors que mon monde rentrait, il fallait en passer par le traditionnel pot au feu que j'avais alors en horreur .

A MONTPELLIER après la mort d'Alfred , Albanie avait adopté avec sa mère une vie plus casanière . Pratiquement elle n'avait plus de contacts qu'avec ses amies RECOULY-SÉNÉJEAN que leurs accidents respectifs avaient encore plus sédentarisées qu'elle , et avec sa soeur Joséphine et ses deux filles .

Une fois par mois Boune se rendait à PÉZENAS pour veiller à la bonne marche de l'ex-succursale de CLERMONT gérée par Madame COULON . Elle y était reçue par l'ami d'Alfred, Hippolyte TARBOURIECH qui menait grande vie après avoir transmis sa fonderie à ses fils et épousé sa secrétaire qui avait bien la moitié de son âge . Celle-ci avait recueilli sa mère et une nièce orpheline dite Chouchou;. D'un an plus fée que moi celle-ci avait un comportement scolaire et familial dont le modèle fréquemment seriné à mes oreilles m'agaçait quelque peu .

En 1932 , ma cousine , la petite Popo , épousa un grand dégingandé , René MÉNASSIER qui subsistait assez mal comme agent d'assurances .Sa mère , veuve d'un cafetier , possédait trois ou quatre bicoques assez minables mais admirablement placées , adossées au mur du fond de l'Esplanade , ce qui fit la fortune des MENASSIER ... mais quarante ans plus tard lorsqu'on les expropria pour aménager l'espace consacré au *Corum* . Pour l'heure René vint s'entasser chez sa belle-mère pourtant assez médiocrement logée avant de s'installer , après la mort de sa mère , dans une modeste villa au sein d'une vigne médiocre mais remarquablement placée à CASTELNAU... dont il tirera grassement profit après cinq décennies de patience . Le 1er octobre 1933 , la veille de mon entrée au Lycée, naquit leur fille , Francette, dont je fus le parrain .

Le 18 janvier 1933 mon arrière grand-mère , Marie ALBE-MARAVAL , qui avait une belle santé , s'éteignit paisiblement le jour de ses 81 ans (et des 5 ans de Mimi) , à peine un mois après avoir fait honneur au déjeuner de Noël ,qui réunissait traditionnellement chez Boune ses descendants BALP-MENASSIER et PY- COMBES .

Notre installation à POPIAN fut changée par de nouvelles « réparations », cette fois de notre côté . La cuisine et le salon , qui avaient l'avantage de disposer de fenêtres donnant sur la campagne furent réunis en une grande salle de séjour beaucoup plus agréable que notre salle à manger précédente , laquelle ne prenait le jour que par une baie inabordable donnant sur la terrasse de derrière , elle même aveugle . Cette salle fit place à une cuisine plus grande que l'ancienne et à un couloir desservant séjour et chambres qui furent , elles simplement rénovées . C'est dans ce décor que se situèrent les 43 années que vécurent encore ensemble Emile et Marcelle . Ce n'est qu'après leur disparition en 1975 et 79 que Mimi et Maurice ICARD , retraités, ont aménagé deux chambres confortables dans le séjour et la cuisine transférant leurs pièces de vie dans l'ancien premier étage de Tantine et Malo,(disparues , elles en 1969) , grâce à la percée dans le mur de la « Sibérie » ,dont Emile avait rêvé toute sa vie .

DISTRACTIONS

La disparition d'Alfred avait mis fin à nos agréables séjours à PALAVAS . Mimi , à son tour avait besoin de « l'air de la montagne » . Notre courtier en vin favori , le pougetois SEGALA , nous adressa à sa fille mariée à un hôtelier dans le charmant village d'OLETTE dans les Pyrénées Orientales ,où nous passâmes , accompagnés de Boune , deux semaines suivies par une troisième dans un hôtel d'AMELIE les Bains . Ce changement avait pour but de nous permettre de visiter le VALLESPIR (vallée du TECH) après le CONFLENT (vallée de la TET) et la CERDAGNE .

Cette faim touristique était permise par l'amélioration spectaculaire des transports routiers . En une dizaine d'années la plupart des routes furent dotées d'un revêtement goudronné sur lequel des voitures qu'on peut qualifier de modernes pouvaient rouler à des vitesses de croisière de 60 km/h et atteindre les 120 dans les conditions, exceptionnellement optimales . C'était le cas de la berline Renault 10 cv que mon père acheta en 1928 , vendant la peu confortable torpédo caca d'oie à son cousin Jules CANET . Finis les démarrages à la manivelle , le froid et la poussière , les cahots , les crevaisons par les cailloux acérés de la route et les pannes à répétition dès qu'il tombait un peu trop d'eau . En même temps les routes s'équipaient de stations service ; il n'était plus nécessaire de transporter ses bidons de 5 litres d'une essence qu'il était plus sûr de filtrer , éventuellement à travers son chapeau de feutre, en faisant le plein . Bref ces conditions favorables nous permirent d'explorer à fond les Pyrénées orientales ; j'en garde un souvenir précis bien que je n'ai eu alors que 6 ans .

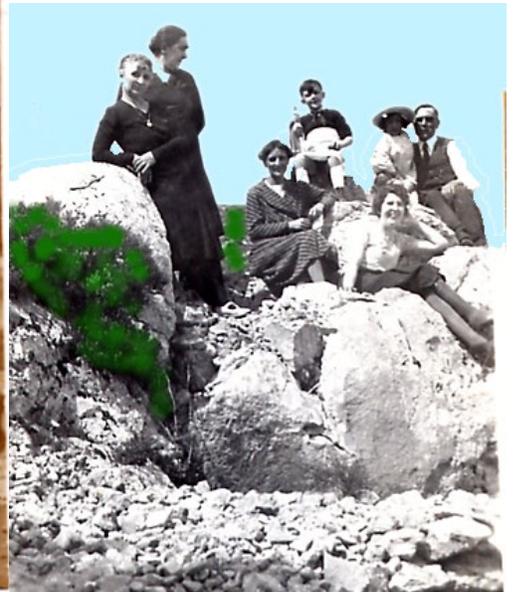
Ce nouvel équipement multiplia les occasions de randonnées .On fréquenta beaucoup les CATALAN (v. p. 30) j'ai retrouvé des photos d'un repas dans leur "Mas quillat " (perché) entre CLERMONT et les BORIES qui nous permettent d'exposer une bonne partie de la famille vers 1931 .

A cette époque , mes parents fréquentèrent aussi une bande de nos cousins CHAPSAL (v.p.56) de COURNONTERRAL et MONTPELLIER . Une photo mémorise une randonnée au Pont du Gard.

J'ai dit qu'à l'occasion du décès de mon grand-père Alfred ma famille avait mis fin à une brouille avec l'oncle et la tante NICOLAS . Comme leur fils Maurice (qui semble avoir été au centre de la brouille) était alors au CAMBODGE , les Alfred et Antoinette NICOLAS invitèrent leur belle-soeur , Boune , et moi même à passer le mois d'Août dans leur villa de MARSEILLE en 1928 et 1929 . J'ai déjà parlé de ces séjours (v. p. 24) et souligné le rôle qu'ils ont eu dans ma vision du vaste monde et mon orientation (v; MILIMÉMOIRES p. 59).

En septembre 1931 je fis mon entrée dans le monde à l'occasion du mariage au POUGET de Roger COMBES et de Renée DUFOUR . On me fit faire sur mesure un splendide costume marin (sans bérêt heureusement) car je devais tenir une place de premier plan ! Encadré par deux filles de mon âge , je portai l'extrémité de la traîne de la mariée , tandis que , devant le couple vedette, Georges PÉLISSIER 6 ans et sa soeur Janine 4 ans ouvraient la marche à travers la place du village . Je fus très impressionné par ce vaste déploiement d'amis et de cousins inconnus issus de Michel COMBES et dont je représentai alors le seul porteur du nom de ma génération .La noce fut comme il se doit au POUGET gaie et exubérante d'autant plus qu'à l'extérieur se déroulait la fête du village. Le boute- entrain de la noce était un grand blond , meilleur ami de Roger , frais émoulu de Sup Aéro. Je me suis retrouvé vers 1985 face à face dans un banquet d'officiers retraités avec un ingénieur d'armement , octogénaire recroquevillé et ployé sous le poids d'une gigantesque barbe blanche, mais l'oeil et l'esprit vif , attiré par mon nom il se présenta comme Marcel LAPEYRIE , le grand blond de Sup Aéro ...Avec Roger nous l'avons enterré au printemps 1994 .

En 1981 j'assistai , avec Aline et Thierry BOTTARO dans sa poussette, aux noces d'or de Roger et Renée (laquelle devait disparaître peu après) . Nous n'étions plus que 5 ayant participé à la « première » .



Mas Quillat CATALAN



Les NICOLAS vers 1930